Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 45 (1937)
Heft: 1

Artikel: Mme de Montolieu et Pierre Picot d'après des lettres inédites
Autor: Perrochon, Henri
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-35153

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

[7] Compte de 1381-83 : on refait cette année-là trois grandes portes neuves, dont une « à côté de la grande tour à l'entrée du château ».

[8] Voir notre étude sur « Morges, résidence savoyarde », dans la *R. H. V.* 1935, fasc. mai-juin, p. 161.

[9] Rappelons que les Romains passent pour avoir fait entrer le sel de cuisine dans la composition de leurs ciments si résistants. Voir Neuburger, *Die Technik des Altertums,* p. 409.

[10] *Revue hist. vaud.* 1935, p. 160.

[11] Voir les plans du château et de la ville de Morges, de 1737, aux archives communales.

[12] Compte de 1364-65.

[13] Compte de 1404-05.

[14] Comptes de 1412-13 et 1420.

Mme de Montolieu et Pierre Picot
d'après des lettres inédites[1].

La première rencontre du futur théologien genevois et de la future romancière vaudoise remonte à 1768[2]. Pierre Picot avait alors 22 ans ; il était un proposant zélé, en qui ses maîtres se plaisaient à voir un grand homme en devenir[3]. Jean Perdriau, professeur de belles-lettres, correspondant de Rousseau, admirateur d'Abauzit et antagoniste de Voltaire[4], avait une sympathie spéciale pour ce jeune disciple. Les voyages forment la jeunesse, et rien ne vaut pour l'éducation de juvéniles intelligences, les conversations des hommes d'âge et l'ouïe de joutes spirituelles. Tel était l'avis de Perdriau, qui, un jour, proposa à Picot de l'accompagner à Lausanne, chez un collègue érudit, le doyen Polier de Bottens. Celui-là même que Voltaire avait honoré, une dizaine d'années auparavant, de son amitié flatteuse et intermittente. Polier avait, comme on le sait, collaboré à l'*Ency-*

clopédie, et le Patriarche l'avait accablé de compliments et de gentillesses, avant de se brouiller soudainement avec lui, à propos, a-t-on dit, de l'affaire Saurin, dont la légende s'est d'ailleurs emparée et qu'elle a dramatisée [3].

Ce ne fut pas la science du doyen Polier qui fit sur Picot l'impression la plus vive, mais la beauté d'une de ses filles : Elisabeth-Jeanne-Pauline, dite Isabelle. « Elle avait alors dix-sept ans, écrira plus tard son ancien admirateur, et sa figure était charmante. Comme par bonheur, elle était auprès de son père, tandis que les deux pasteurs s'entretenaient, ce fut avec la fille que j'eus mon aparté. C'était un samedi. Elle m'invita pour sa société du lendemain. » Isabelle Polier avait comme toutes les jeunes Lausannoises de l'époque « sa société », où l'on dansait, où l'on jouait la comédie, où l'on papotait surtout et flirtait quelquefois. Suzanne Curchod avait donné une vogue, qui dura longtemps après son départ, à ces réunions précieuses et mondaines.

« Je la vis le matin au sermon. M. le professeur de Bons, ancien collègue à Londres de mon oncle Patrou, qui prêchait ce jour-là. [François-Louis de Bons, avant d'enseigner la théologie à l'Académie de Lausanne, avait été pasteur à Londres, où il avait connu Gédéon Patrou, qui desservit l'église wallonne de la capitale anglaise, et qui, revenu au pays, exerça le ministère à Céligny.] J'en fus enchanté. [On ne sait la cause de cet enchantement : prédication de F.-L. de Bons ou vue du minois d'Isabelle.] J'avoue cependant que je l'étais plus encore par l'attente de la soirée. Rien de plus aimable que ma nouvelle connaissance, qui s'aperçut bien vite de l'impression qu'elle faisait sur moi. On se promena. Elle prit mon bras et, me prenant tout de suite pour son confident, elle me dit quelle était sa position du moment. Son père et

sa mère ne voulaient pas consentir à son mariage avec M. de Crousaz de Mézery. Au premier moment, je fus un peu capot, en apprenant que son cœur était déjà pris, mais c'eût été folie à moi de m'en affecter longtemps et de la contrarier dans ses vues par un égoïsme insensé.»

Coup de foudre, rapide s'il en fut. Mais quelle sagesse dans la passion subite ! Picot ne s'en affecta pas longtemps. Il termina ses études et partit pour l'Angleterre et la Hollande. En 1773, de retour à Genève, il débutait dans le pastorat à Satigny, avant de poursuivre sa carrière en ville et d'enseigner à l'Académie l'histoire de l'Eglise et la théologie, tout en cultivant, à ses moments perdus, l'astronomie. En décembre 1775, oubliant tout à fait son amourette d'un dimanche, et sans espoir de la renouer, il épousa Marie-Elisabeth, fille du pasteur Jean Trembley.

Et, durant ce temps, Isabelle avait contracté le mariage rêvé. Ses parents avaient fini par y consentir, craignant de peiner une fille charmante. Picot a prétendu que cette union ne fut pas en tous points heureuse. Entre les rêves et la réalité, il y a toujours un certain écart, et puis dans ce cas-là, Picot ne pouvait être juge impartial ; et son arrêt est motivé peut-être par quelque reste de dépit amoureux. Il est certain que cette union fut de courte durée. Benjamin de Crousaz mourut jeune, laissant une veuve point trop désemparée et un fils.

« Pour remplir le vide de son cœur », énonce Picot, Isabelle de Crousaz se mit à écrire. C'était une manie de famille[6]. Le grand-père, Jean-Pierre, colonel des Milices vaudoises, avait déposé plus d'une fois l'épée pour brandir la plume, et avait composé une vie de Calvin, des méditations sur la chute de Babylone et la venue du Messie. Le cousin Antoine, bourgmestre de Lausanne,

avait mis en catéchisme l'Ancien Testament et établi un projet de paix perpétuelle, qui n'a pas eu grand succès pratique jusqu'à nos jours. Un oncle était un voyageur fameux et savant indouiste. Un autre oncle helléniste écrivaillait religion. Et le goût écrivassier avait entraîné le père jusqu'aux colonnes de l'*Encyclopédie*. Le même besoin gagna les dames de la famille. Quatre cousines, la chanoinesse Polier et Nanette Polier, Mme de Montolieu et Mme Charles de Cérenville firent de Lausanne « la ville des romans », comme l'appela Bonaparte, des longs romans, des romans fleuves, dirions-nous aujourd'hui, et des traductions, des imitations, des comédies... De ces quatre, Isabelle battit tous les records: cent-cinq volumes, depuis *Caroline de Liechtfeld* aux *Aveux d'un misogyne,* en passant par l'*Ange gardien,* par *Eugénie ou la Résignation, Anastase et Nephtalie, Agathoclés,* que sais-je? N'oublions pas les deux œuvres qui subsistent : les *Châteaux suisses,* où il y a bien de l'invraisemblance et du baroque, mais un enthousiasme qui donne vie à ce moyen âge d'opéra, et qui d'ailleurs contribua pour beaucoup à éveiller chez nous le goût pour l'histoire, et le *Robinson suisse,* adaptation intelligente de l'œuvre indigeste du pasteur Wyss, dont Mme de Montolieu a réussi, en supprimant les remarques pédantes et les réminiscences de prêche, à faire un livre amusant et lisible.

Pierre Picot suivit avec intérêt le développement de cette œuvre féconde. Dans son journal intime, il parle des « talents » de son amie pour la littérature « fort connus par nombre de jolis romans, *Caroline Liechtfeld* entre autres, qu'elle a publiés ». Et cette appréciation bienveillante n'est accompagnée d'aucun écho de ces critiques que le succès de ses romans avait values à Mme de Montolieu. Aucune de ces méchancetés, dont Mme de

Charrière de Colombier, qui n'aimait pas ses rivales en littérature, pas plus qu'en amour, l'avait criblées : « naïveté villageoise, coquetterie, prétention de marchandes à la toilette » [7]. Aucune de ces insinuations mensongères dont Mme de Genlis avait été prodigue envers sa meilleure amie, de ces médisances auxquelles la *France protestante* des frères Haag a donné une apparence d'impartialité austère, et selon lesquelles Isabelle de Montolieu n'aurait été que la raison sociale d'une usine de romanciers, esclaves de bonne volonté, qu'elle aurait fait travailler à sa gloire, comme un Richelieu ou un Dumas père. Pas même d'anecdotes douteuses, comme celle dont les *Mémoires* de Mme de Genlis ont assuré la publicité et qui montre Gibbon à genoux devant Isabelle, et ne pouvant se relever. Cet historien volumineux n'a jamais été vu en si ridicule posture. Isabelle eut beau répéter qu'elle ne l'avait pas eu à ses pieds ; elle le regrettait peut-être, car cet hommage eût été de poids ; la tradition dure encore...

Et Picot semble avoir ignoré, ou tout au moins il n'y a pas attaché d'importance, certains traits amusants comme ceux que narrait Mme Salomon de Sévery : « Le duc de Chartres a passé à Lausanne, et a demandé Mme de Montolieu. Mais, hélas ! on était à Bussigny. Cela est un peu plat d'être à Bussigny, lorsqu'on est demandé par le duc de Chartres. Quoi qu'il en soit, S. A. est repartie sans avoir vu notre veuve ; et cette dernière est désolée ! Que de choses à raconter, si on avait vu le duc de Chartres ! » Ou encore : lors d'un dîner, Mme de Montolieu arrive très gaie, « mais sa joie fut troublée par un bonnet de linon que j'avais fait monter à Genève. Elle ne cessait de me regarder. Enfin, elle n'y put plus tenir : « Je vous supplie de me dire où vous avez pris ce bonnet et ce qu'il

coûte. » Le prix la fit reculer, mais elle parvint à trouver que c'était une vraie économie que d'en acheter un, parce qu'il se lave et que les bandes peuvent resservir pour des manchettes [8]. »

Suivant la carrière littéraire de Mme de Montolieu, au courant aussi de ses deux mariages et de ses deux veuvages, Picot n'eut, pendant un demi-siècle, aucune occasion de la rencontrer ; ni à Lausanne, où il allait parfois, ni à Genève, où elle séjourna à plus d'une reprise, en 1815 en particulier à son retour d'Aix-les-Bains. Cependant ils avaient des amis communs. Les Necker par exemple. On sait combien Pierre Picot fut enchanté d'avoir été à Paris l'hôte de Necker, comme il admira sa vaisselle magnifique et ses convives bien pensants. A Coppet, il prêcha souvent. M. Necker le consultait sur les sermons à lire et le retenait à déjeuner : « il avait une excellente table, avoue le pasteur, où je me modérais toujours pour ne pas altérer ma santé. » Or, les Necker étaient des amis de Mme de Montolieu ; et Mme Necker aimait, paraît-il, les dames Polier au point de leur faire parvenir de Paris des marchandises par des personnes qu'on ne fouillait pas aux frontières. De la part de la femme d'un ministre dont on a vanté l'incorruptible honnêteté, ce n'était pas d'un excellent exemple, mais cela prouve que les principes les plus rigides ne tenaient pas devant une si vive amitié... Et, il y eut Mme de Staël, qui témoignait de l'estime pour le doyen Picot, et invitait son fils Jean aux spectacles de Coppet. Mme de Staël prônait fort la *Caroline* de notre romancière et eut avec elle aussi des rapports excellents, ponctués de scènes orageuses. Et elle ne suivait pas davantage les conseils de prudence de sa voisine de Bussigny, choquée de ses allures libres, que ceux de Picot, qui lui reprochait amicalement d'avoir détourné

un bel Irlandais de la fidélité conjugale ou de s'habiller en présence de jeunes gens, ses invités [9].

Et soudain, sans que leurs auteurs se soient revus, naît un échange de lettres. P. Picot, veuf depuis longtemps, est à la veille de prendre sa retraite. Mme de Montolieu, dans sa résidence rustique, n'a plus que deux amours : ses livres et ses petits-fils. L'occasion fut fortuite. Picot rencontre à Genève Henri de Crousaz, gentilhomme de la cour d'Anspach, membre du Tribunal suprême de la République helvétique, gouverneur de plusieurs jeunes princes allemands. Dans le fils bientôt quinquagénaire de son ancienne amie, il retrouve le caractère maternel. Il ne résiste pas au plaisir de le lui écrire.

Le 12 mai 1817, Isabelle remercie pour tant de compliments aimables. « Si vous m'aviez vue plus souvent, vous auriez dit plus d'une fois : Est-ce donc là cette Isabelle, qui me plaisait tant, à l'âge où toute jeune fille plaît toujours à un jeune homme, pour peu qu'elle soit jolie et bonne enfant ; et, en tant qu'il m'en souvient, j'étais l'une et l'autre à seize ans [en 1768, elle en avait dix-sept, se rajeunir d'une année est modeste]. D'après ce que vous me rappelez, j'y joignais une touchante franchise, hélas ! de sentiments ; et je conviens de bonne foi qu'elle n'a pas fait mon bonheur. Mais mon excellent Henri en est le résultat ; et je ne m'en plains pas. Un tel fils compenserait bien des années de peines. Je suis charmée que vous l'ayez vu. Ne vous a-t-il pas rappelé quelques-uns de mes traits ? Il ressemble plus à son père, mais il est brun comme moi; il a mes yeux noirs, et cet air de bonté qui vaut bien mieux que la beauté. Il m'a donné une charmante belle-fille et trois petits-fils que j'adore. Il est vrai que c'est à eux que j'ai dédié mon *Robinson suisse,* mais j'ai joui du plaisir qu'il a fait à tous les enfants, et sur-

tout aux vôtres. C'est de tous mes ouvrages celui que je préfère. Avez-vous lu *Ludovico ?* Je crois qu'il vous plairait ; il doit être dans votre genre. Si vous ne l'avez pas, je vous l'enverrai... »

Quelques mots sur Genève, où elle a deux bons amis « vous et mon Henriette ». Henriette de Sercey, nièce de Mme de Genlis, après avoir épousé Matthison, le banquier de Hambourg et en secondes noces le baron de Finguerlin, était venue habiter Genève. Une allusion à sa propre résidence : « J'habite l'été une jolie petite chaumière, dans un joli petit village nommé Bussigny » ; et et elle aimerait à y recevoir son correspondant. La lettre se termine par des vers :

Mais l'amitié, ce sentiment céleste,
Quand tout s'échappe, est le bien qui nous reste.
Il me suffit ; le cœur qu'elle a soumis
N'est jamais faux, n'est jamais infidèle.
C'est sans rougir que je puis parler d'elle,
C'est sans remords que j'aime mes amis.

Picot fut enchanté d'une telle réponse à l'évocation de ses souvenirs juvéniles. Dans son journal, il mentionne : « lettre charmante » ; et, l'invitation : « comme je dois dans peu de jours me rendre à Lausanne, à la réunion des naturalistes suisses, j'acquitterai si cela est possible la promesse que je lui en ai faite ». Cette visite eut lieu, puisque dans la marge un P.-S. énonce : « J'ai embrassé à Bussigny cette aimable amie. »

Un silence. Deux ans plus tard, nouvelles missives. Picot trouve, dans un recueil d'*Anecdotes sur Paris et Versailles,* le récit d'un officier sur un souper lausannois, auquel ce dernier aurait assisté autrefois, et un conte qu'y aurait lu Mme de Montolieu. Il se hâte d'informer la romancière de cette découverte.

C'est d'un passé bien lointain, songe Isabelle. « Quoique j'aie peine à me persuader, malgré que vous me l'assurez, que j'aie jamais été jeune et jolie, je crois que j'étais alors un peu l'un et l'autre. J'avais, je crois, vingt-cinq ou vingt-six ans. J'étais veuve de mon premier mari, dont je portais encore le deuil, et je n'étais pas rentrée dans le monde. » C'était alors les débuts d'un cercle mondain et charmant, qui joua dans la société et les lettres lausannoises du XVIIIme siècle un rôle important, des *samedis* de Mme de Charrière-Bavois, où tous les arts et les sciences, la gastronomie, les montgolfières, et la politique même, eurent leur part, et dont l'avocat Servan fut un des fidèles animateurs [10]. La jeune veuve n'y était pas encore admise. Mais elle avait grande envie d'être le témoin de ces assemblées « toujours signalées par quelque chose de nouveau et de spirituel. J'en avais le détail par mes amis Gibbon et Deyverdun, qui en étaient membres. Un jour, ce dernier vint me dire qu'au souper du soir de ces dames, qui avait lieu tous les samedis, il y aurait une oie farcie de petits contes bleus dans le genre de ceux connus partout alors sous le nom de *Contes de ma mère l'oye*. N'en ayant pas le nombre suffisant, il me pria de lui en faire un de plus. Et voilà ce qui donna naissance à l'*Oiseau vert* . Je le bâclai vite, comme on dit. Je donnai un petit bout d'encens à chacun, et c'est sans doute ce qui lui valut du succès, car il n'a vraiment pas d'autre mérite, et j'en suis sûre que ma mère l'oye en avait dans son sein de beaucoup plus jolis... Quoique j'aie demandé de n'être pas nommée, je le fus. On m'invita le samedi suivant ; le surtout était un beau rosier sur lequel était penché un oiseau vert ; et le baron de Montolieu, qui n'était pas encore mon mari, et qui prit peut-être ce jour-là l'envie de le devenir, lui adressa des vers charmants,

queje veux joindre ici, — gardez-les pour vous seul, je vous en prie, — plutôt pour rendre hommage au talent de feu ce cher ami, que pour parler de ce que j'étais alors. Ils sont passés ces jours de fête. »

Ils étaient si bien passés, que Mme de Montolieu vivait alors des jours de tristesse, momentanément du moins. La plus grande partie de sa lettre, qui est fort longue, est faite de doléances, et d'une comparaison entre la fièvre rouge d'un petit-fils de Picot, Eugène, et la maladie de la hanche d'un des siens, Emile. Ces deux enfants devaient se remettre, et complètement, de leurs maux. D'avoir eu la scarlatine n'empêcha point Eugène Picot de devenir pasteur d'Avully et de Vernier, et de mourir octogénaire. La coxalgie qu'Emile de Crousaz avait due à un coup reçu dans un tournoi d'escrime, guérit ; avocat et municipal, E. de Crousaz épousa une nièce du général de La Harpe, veuve Perdonnet, et vécut jusqu'en 1880. Mais, en automne 1819, Mme de Montolieu craint que jamais son petit-fils, qui était aussi son filleul et son préféré, ne puisse marcher à nouveau ; tous les traitements à la moelle de bœuf ont échoué. « Le pauvre petit est estropié pour la vie. » Il est question même d'avoir recours aux chirurgiens de Paris.

Au milieu de ces plaintes, au chevet de deux enfants malades, on voit se profiler la silhouette de deux vieillards : du doyen Picot qui tient à Eugène fidèle compagnie pendant sa quarantaine, et lui fait sentir les beautés de Racine et de Virgile ; qui profitant d'un moment où le petit repose, écrit à sa fidèle amie et met en vers la journée du malade. Et, d'autre part, Mme de Montolieu, dorlotant Emile, s'ingéniant à l'amuser, à lui faire oublier qu'au dehors ses frères jouent et partent, de grands pa-

niers au bras et dans une gaîté bruyante, prendre leur part de vendanges, qui cet automne furent superbes.

Quelques nouveaux intimes : « le petit Godefroy de Blonay est le plus charmant petit amour qu'on puisse imaginer et sa jolie maman est en chemin de lui donner un frère ou une sœur ! [12] Le regret de ne pas avoir de petite-fille, et d'être en cela moins privilégiée que son ami qui en avait une [13], « comme le cadet de mes petits-fils, Fédor, a dix ans, je crois qu'il faut y renoncer. » Des remerciements pour les « jolies rimes ; il m'est bien doux d'en inspirer encore... » Et un adieu mélancolique : « Vous voyez, mon digne ami, que votre pauvre Isabelle est bien loin d'être heureuse. Prions pour la paix de notre chère Patrie et pour sa prospérité. Que votre bonne santé et votre aimable esprit se maintiennent encore nombre d'années et que j'aille vous précéder dans l'heureux séjour où il n'y aura pas de souci ni de peine, et où nous serons, j'espère, placés bien près l'un de l'autre. Adieu, mon aimable et bien ancien ami — le plus ancien je vous assure, et par conséquent le plus aimé et le plus vénéré. »

De deux lettres, même longues, et d'une page de journal intime, il n'est pas question de tirer des déductions multiples. Cependant les lignes affectueuses que Mme de Montolieu adresse à Pierre Picot sont précieuses pour qui veut connaître la physionomie malgré tout attachante de l'auteur des *Châteaux suisses*.

Elle s'y montre bien telle qu'elle est, écrivant sans arrière-pensée, laissant elle aussi à sa plume la bride sur le cou. Elle ne cache pas son activité débordante et primesautière, qui lui valut le surnom de Tourbillon ; son goût du bavardage, ses tendances à la prolixité aussi bien dans ses propos que dans ses écrits ; ce désir de se montrer au

courant des moindres secrets, qui l'inclinait parfois à la médisance, comme quand elle fournissait au général de Montesquiou tant de renseignements désobligeants sur les faits et gestes de Mme de Staël. Mais pas de méchanceté. La bonté des Polier était proverbiale à Lausanne ; leur esprit familial aussi. Chez eux, pas de secret ; les lettres étaient décachetées et lues indifféremment par chacun, ce qui n'allait pas sans inconvénient du reste. Sophie Laroche, l'amie de Gœthe, estimait [14], après son passage à Lausanne, que Mme de Montolieu unissait « l'esprit français » à « la bonté germanique », donc à la meilleure des bontés possibles. A la rue de Bourg, comme à Bussigny, elle avait table ouverte. Sur son petit théâtre, dans la chambre à côté de la cuisine, elle donnait de curieuses parodies de pièces de Voltaire, le dimanche après-midi de 4 à 6 heures, pour que les spectatrices pussent aller faire rentrer leurs bêtes avant la nuit. Nombreuses sont les familles des environs de ce Bussigny, dont elle fut la bonne dame, qui conservent encore de nos jours, en souvenir d'elle de menus objets qu'elle avait donnés ou légués à ses voisins et à ses domestiques, des recettes de cuisine, d'une « tourte Isabelle » en particulier [15]. Et la jeune Caroline Ruchet, qui n'était pas encore Mme Juste Olivier, trouva auprès de cette doyenne de nos lettres d'alors le meilleur des accueils et les encouragements les plus cordiaux pour ses premiers essais. Longtemps elle conserva de son entrevue un reconnaissant souvenir, la vision d'un visage bienveillant non dépourvu de dignité, de deux yeux noirs, pénétrants et perspicaces[16]. Ce portrait est une contre-partie intéressante à celui de Mme de Charrière de Colombier, dépeignant Mme de Montolieu comme un « noir petit fagot, faisant des éclats de rire moqueurs », où elle ne retrouvait pas le moindre

vestige de la dame de Crousaz d'autrefois, de celle qui avait été jolie et avait eu « des prétentions à l'aimable abandon de la naïveté ». Ainsi, souvent en histoire, les témoignages diffèrent ; les appréciations se ressentent des dispositions de ceux qui les formulent. Mais l'admiration candide de la débutante est, dans ce cas, moins suspecte que la rancune d'une rivale spirituelle et désenchantée.

Ces lettres confirment enfin ce que nous savons de certains milieux féminins et littéraires de notre XVIIIme: mélange de culture, de préciosité, parfois naïve, de rusticité et de bon sens ; où étaient nombreux ces cordons bleus et bas bleus à la fois, non pas pour composer un ensemble, comme dirait un couturier d'aujourd'hui, mais par goût et se complétant. Des aspirations intellectuelles qui ne nuisaient en rien aux devoirs familiaux. Et, s'il le fallait, les feuilles à demi remplies d'un roman commencé attendaient sur la table, le temps de surveiller à la cuisine quelque confiture ou les apprêts d'un dîner, d'étendre dans le verger une lessive, de porter à un indigent un pot de bouillon... Non pas idyllique spectacle à la Trianon, mais équilibre, mais réalisme, dont un idéal de sociabilité polie atténuait les âpretés.

Henri PERROCHON.

NOTES

[1] Communication présentée à la séance du 10 février 1936, de la Société vaudoise d'histoire, à Lausanne.

[2] De la correspondance Picot-Montolieu, deux lettres subsistent, à la Bibliothèque publique de Genève. J'en dois la connaissance à l'amabilité de M. F. Aubert. Pour appuyer les dires de Mme de Montolieu, j'ai bénéficié de renseignements précieux de Mlle Alice de Crousaz ; et Mlle Albertine Picot-Rigaud a eu l'extrême obli-

geance de me fournir copie d'un fragment du journal intime que Pierre Picot rédigea en 1818.

[3] Sur P. Picot, voir *Dict.*, de Montet, et la bibliographie du *D. H. B. S.*

[4] P. Chaponnière, *Voltaire chez les Calvinistes.* 1935.

[5] L'épisode fameux : Voltaire arrachant en cachette des pages compromettantes des registres de la classe des pasteurs, est une légende.

[6] Sur les Polier : *Recueil des généalogies vaudoises,* travail de Mme Monod-de Blonay et A. de Mandrot.

[7] Ph. Godet, *Mme de Charrière et ses amis.* 1906. Sur les origines de la légende montrant Gibbon aux pieds de Mme de Montolieu, v. mes articles « Les cousins d'Isabelle » et « Mémoires et légende », dans la *Gazette de Lausanne,* du 10 mai et du 26 juin 1936.

[8] M. et Mme W. de Sévery, *Vie de société au Pays de Vaud, au XVIIIme siècle.* 1911-1912.

[9] Sur ces questions, v. P. Kohler, *Mme de Staël et la Suisse.* 1916.

[10] Sur ces samedis, cf. mes articles de la *R. H. V.* 1934 et « Un foyer helvétique de préciosité au XVIIIme siècle », dans la *Revue de littérature comparée.* Paris 1936.

[11] *L'Oiseau Vert,* publié par M. et Mme W. de Sévery, dans leur remarquable ouvrage, a été attribué tantôt à Mme Salomon de Sévery, tantôt à Mme de Charrière-Bavois. Il est de Mme de Montolieu, comme l'a déjà établi Mlle A. de Crousaz, dans une causerie au Lyceum.

[12] Godefroy de Blonay devint officier au service d'Autriche ; « Sa jolie maman », née Juliette de Polier, était la seconde femme de J.-Henri de Blonay, officier au service des Pays-Bas. L'enfant attendu fut William de Blonay, officier au service de Naples.

[13] Albertine Picot, qui devint Mme Ernest Naville.

[14] S. Laroche, *Erinnerungen aus meiner dritten Schweizerreise.* 1793.

[15] Lors d'une conférence de Mme W. de Sévery à Bussigny sur Mme de Montolieu, une exposition de toutes ces reliques fut organisée.

[16] Cf. mon article « Premiers accords d'une Muse », dans *Gazette de Lausanne,* 10 décembre 1933 ; et C.-R. Delhorbe, *Juste et Caroline Olivier.* 1935.